

Jérôme se réveille dans le train face à la mallette d'un voyageur qui s'est absenté. Sur un coup de tête, il la dérobe à la volée. Déçu par le contenu de la mallette d'homme d'affaires, Jérôme a subitement envie de tout foutre en l'air et prend la route pour l'aéroport. Alors qu'il a tout perdu et se retrouve nez à nez avec sa victime, sa trajectoire continue de le mener irrémédiablement au travail.

A-t-on tous l'opportunité de rêver ? De rêver d'autre chose ? De se rêver autrement ?

Enfant comme pré-adolescente, je me suis constamment vécue comme inadaptée, certainement du fait de la marginalité de mon milieu économique, culturel et social familial. Jeune adulte étudiante/active, je me suis vite sentie usée et désorientée, en raison du cumul précoce et erratique de mes expériences professionnelles et sociales. Après avoir été plus ou moins intégrée à divers milieux sociaux complètement opposés, j'ai tour à tour été barman, serveuse, vendeuse en prêt-à-porter, femme de ménage, et même domestique, en même temps qu'étudiante en école d'art ou en master recherche. Inlassablement, j'ai tenté d'échapper ou d'appartenir artificiellement, sans jamais vraiment m'y reconnaître, à différents groupes sociaux.

Cette position, qui m'a longtemps paru inconfortable, m'a permis de constater la nature arbitraire et superficielle des repères sociaux en même temps que la rigidité des mécanismes de mobilité sociale, qu'elle soit d'ailleurs ascendante ou descendante. J'ai pu observer notre tendance à figer les représentations et les postures, et à délimiter croyances et perspectives. Ces observations m'ont amenée à redouter le caractère vertigineusement déterminant qu'a le travail –ou son absence– sur la perception de soi-même et la reconnaissance d'autrui ; sur notre quotidien, nos champs d'action et nos prétentions, en plus d'induire une prise de position dans un système auquel on est contraint de participer. J'ai aussi remarqué que plus on se trouve en bas de l'échelle sociale, plus le fossé qui sépare la réalité et les rêves est susceptible de continuer à se creuser. Cette inadéquation m'est alors apparue comme le foyer potentiel d'une véritable disjonction intérieure, ou plus simplement, d'une détresse inexprimable.

Le film est pour moi le médium le plus à même de restituer toute la confusion et l'ambivalence que suscitent certaines interactions ou certaines situations qui confinent à l'abstraction. Il rend possible un jeu de corrélations et de décalages entre ses composants (la dramaturgie, l'image et le son), il peut coïncider avec ceux d'une lecture sociologique (le script, le rôle, l'acteur, l'environnement social ou les notions de séquence, de point de vue, de cadre, ou encore de pathologie sociale), et permet de transposer des perceptions sensorielles et cognitives. C'est en établissant un lien artificiel mais effectif entre les logiques narratives, psychiques et sociales, en démontrant la force des scripts préétablis et des différents biais qui en découlent, que je cherche à **démontrer la nature fictionnelle de l'identité et des repères sociaux**, mais aussi **la capacité d'un système dysfonctionnel à tourner à vide**. Il me semble que **c'est de l'incapacité à faire sens ou à tirer parti de cette mécanique incoercible, de l'impuissance à la déjouer, que résulte la souffrance sociale**.

Voilà presque deux ans que ce court métrage a été tourné et que malgré mes efforts acharnés, je suis dans l'incapacité de le finaliser. D'abord, pour des raisons matérielles et de temps, mais surtout par manque de compétences et de réseau appropriés. En tant que décoratrice dans le secteur, ma position et mes connaissances sont très différentes de celles requises pour réaliser. J'ai été jusqu'ici très seule pour mener à bien ce projet, pour lequel je me sens toujours illégitime. Si j'ai été capable de faire des investissements personnels et professionnels incertains, de parier sur ma capacité à comprendre et à absorber la quasi totalité des postes de production d'un court métrage dont je savais le message et la forme complexes et ambitieux, et dépassé une longue série de contraintes, je suis à ce stade certaine que son existence dépend de l'intervention de spécialistes.

Bien que j'aie déjà dû approfondir le montage pour pouvoir juger de la validité du projet, puisque c'est mon premier coup d'essai, l'intervention d'un.e monteur.se reste indispensable. Le pré-montage m'a appris qu'un dosage précis déterminait la bonne réception d'une information ou d'une impression, et que l'équilibre de ce film, en raison de l'originalité de sa forme, était délicat. Ayant anticipé les défaillances de la mise en scène, la matière première est malléable. La version actuelle nécessite le regard d'un.e expert.e, pour arbitrer plusieurs questions de réception et de narration, supprimer ou réintégrer des rushs, équilibrer la structure globale, jouer sur les variations de cadences et accentuer le caractère flottant ou elliptique de certaines séquences. N'ayant jamais dirigé d'acteurs ou filmé de récit, et les interprètes n'ayant jamais joué, les dispositifs de mise en scène et de montage ont été pensés de sorte à ce qu'ils puissent assumer une grande part de l'expressivité et porter les différentes dynamiques du film.

L'étalonnage, au-delà de son usage classique, permettrait de faire exister l'atmosphère hallucinée. Un effet de luminance permettrait de marquer le caractère lunaire et imaginaire de cette longue digression. Je suis attachée à l'héritage esthétique et formel de l'art vidéo et de certains films expérimentaux ; à une écriture plastique assumée, autant pour ce qu'elle dit du statut de l'image que pour son caractère synesthésique. J'aimerais donc pouvoir développer les effets ébauchés. En dehors de l'ajout de petits effets spéciaux nécessaires aux raccords et au soutien de la tension narrative, les effets de surimpression et de déformation permettront d'obtenir un effet de dissociation, de déréalisation ou de désintégration du réel. Celui qui manque le plus concerne la séquence de révélation de l'emploi de Jérôme au fret aéroportuaire. J'aimerais pouvoir y intégrer un effet réaliste de turbulences dues aux rejets de kérosène et à la chaleur atmosphérique. Alors que les turbulences utilisées jusque-là sont l'expression d'un état psychique, elles sont ici celles de l'état de son/l'environnement. Le film consiste à révéler les causes plus larges d'un symptôme spécifique.

Toujours selon cet héritage, la clé de lecture du film se trouve dans le son. La musique (usage autorisé) structure le récit et articule les différentes métamorphoses du protagoniste. Le son est ici complémentaire. Si toutes les logiques du film doivent se retrouver au niveau sonore, certaines intentions ne dépendent que du son. Il doit contenir couplets et refrain, motifs, et fonctionner comme un mauvais présage. Certains éléments tels la topographie, la météo et la vitesse, qui peuvent apporter une tension à la fois réaliste et métaphorique, demandent aussi à être travaillés. Le tournage ayant bénéficié de la captation d'une ingénieure du son, avec un clap et du matériel professionnel, les rushs sonores sont encore entièrement à exploiter. Je n'ai synchronisé que les dialogues et quelques mouvements, et j'ai pour le reste fait des collages de bruitages et téléchargements en vue de poser des intentions. Le montage son demande à être pensé par un.e spécialiste qui saura mettre en place un nuancier et structurer le film par blocs d'intentions sonores contrastés. Le mixage lui, déterminera il me semble, l'efficacité du propos/du film. En raison de ma méconnaissance de ce travail, le montage son est dans la version pré-montée, très homogène, artificiel, orchestré. Ce style correspond à l'intention de la première moitié du film, qui est de progresser vers une fuite/une dramatisation du réel ; grâce à des analogies sonores, des déformations, une surenchère ; un traitement fantastique. Par contre, les séquences de la dernière partie/du retour au réel, devraient rompre avec les précédentes et revenir à l'épure, en étant strictement documentaires. Le réel doit recoloniser tout l'espace, être inconfortable, et déranger par sa platitude. Dans la même logique que la trame narrative qui fonctionne «à rebours», le son qui tient lieu de partition mentale en exprimant une perception subjective, doit à la fin, imposer une réalité sensorielle objective, **celle qui ne contient l'opportunité d'aucun drame**, celle qui est quotidienne ; inévitable.